

XYZ. La revue de la nouvelle

La barbarie moderne

Gaëtan Brulotte



Numéro 103, automne 2010

Décadence : les nouvelles figures contemporaines d'une esthétique fin de siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61274ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brulotte, G. (2010). La barbarie moderne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (103), 32–37.

La barbarie moderne

Gaëtan Brulotte

EN CE SPLENDIDE SAMEDI DE JUIN, c'est matinée de marché dans la petite ville tranquille de Bristeau. Vers onze heures, quand nous y arrivons, ma compagne M et moi, il y a beaucoup de monde, au point que nous devons laisser la voiture plus loin pour nous y rendre. La promenade forcée n'est rien d'autre que fort agréable dans cette belle lumière douce qui enrobe la réalité de sa plus vive transparence et atténuée l'arête des choses.

Sur notre chemin, ce petit bonheur s'assombrit cependant quand nous parvenons à la hauteur d'un grand jeune homme dans la vingtaine au teint basané et aux cheveux crépus qui, debout dans la rue près de son scooter à côté d'une voiture garée, est en train d'en insulter le conducteur à tête blanche, qui y est tranquillement assis avec sa femme. Selon toute apparence, ces derniers viennent de se stationner dans un créneau près du trottoir, et il n'y a aucune trace d'accrochage. Tout semble normal. On ne comprend pas ce qui a pu se passer pour justifier une telle altercation. Le jeune caféiné, dont l'accent et le comportement culturellement différent achèvent de dévoiler son origine maghrébine, invective le vieillard avec rage en le menaçant du doigt à travers la fenêtre baissée et en le tutoyant impoliment, au point qu'on puisse craindre une agression physique imminente. L'homme âgé, qui paraît surpris de cette réaction excessive, conserve son calme, ne réplique pas et regarde droit devant lui, comme pour éviter la provocation. Il fait mine de l'ignorer et finit par relever sa glace, séparant ainsi la scène en deux mondes provisoirement irréconciliables. Bientôt le jeune costaud, qui semble s'être tranquilisé, s'éloigne en pétaradant, et le couple de septuagénaires quitte le véhicule pour gagner le marché. Ils ont déjà traversé la rue quand le baraqué fait demi-tour sur son scooter, qu'il abandonne tout près d'eux pour revenir à la charge et continuer de les harceler verbalement avec une énergie

redoublée. On ne peut entendre ce qu'il dit, ce sont des hurlements qui se brisent en éclats sous les roues du trafic et se perdent dans le brouhaha de la rue. Le couple s'arrête pour lui faire face, cherchant sans doute à s'expliquer avec lui afin de tourner la page sur l'incident, mais le scootériste secoue violemment le frêle vieillard contre le mur d'un immeuble et la petite vieille n'a pas le temps de finir de protester qu'il la frappe d'un vigoureux coup de poing qui l'étend au sol, inconsciente. Il poursuit un moment son pugilat avec le mari qui cherche maladroitement à se défendre, bien en vain.

Bouche bée, nous regardons cette scène de rue avec l'impression d'assister au tournage d'un film. Nous n'en croyons pas nos yeux. J'entends M dire : « C'est pas possible ! C'est pas vrai ! Il est en train d'attaquer les vieux ! » La surprise passée, nous réagissons sans réfléchir en nous précipitant vers la scène tout en hurlant de colère. « Espèce de lâche ! » crie M au risque d'être battue. Comment un jeune au gabarit de boxeur peut-il traiter ainsi des aînés sans défense ? Qu'est-ce qui justifie cette violence insensée ? D'autres témoins bientôt s'approchent.

Le jeune acharné se calme, commençant peut-être à mesurer ce qu'il vient de faire, mais il prétend que la dame assommée joue la comédie pour qu'il se sente coupable. Le vieux est sonné, dérouté, en larmes, à genoux près de sa femme clouée au trottoir, victime d'une commotion cérébrale. Nous essayons de l'aider, elle reprend conscience, mais elle semble blessée gravement. Elle se plaint de douleurs insupportables à la hanche et est incapable de se relever. Il est plus prudent qu'elle ne bouge pas en attendant les secours.

« Appelez la police et l'ambulance, au moins, au lieu de rester là à ne rien faire », dis-je à la cantonade, excédé de voir ces témoins passifs, réticents à s'investir dans l'affaire. Pendant qu'une ménagère, le cabas sur l'épaule, tourne les talons sous prétexte qu'elle doit aller au marché avant qu'il ne ferme tout en se plaignant du caractère honteux de cette agression, et qu'un jeune Asiatique prend des photos sans mot dire avec son portable, un homme va prévenir la police dans un café

avoisinant. Le jeune furieux retrouve son arrogance et nous bouscule.

« Appelez-la, la police, j'en ai rien à faire », déclame-t-il en se dirigeant vers son scooter pour tenter de s'enfuir. Nous l'en empêchons avec détermination et deux hommes se joignent à nous pour nous y aider.

On invite d'autres témoins inertes à réagir, ils viennent entourer l'enragé. Voyant le nombre contre lui, il cède, et on le ramène auprès de la souffrante allongée sur le trottoir. Il se penche sur elle mais ne sait trop quoi faire. Il sait frapper, mais non aider.

« Il est tellement facile de détruire, alors que construire demande autrement plus de courage. » Je ne m'adresse pas à lui, mais je pense tout haut en réaction à ce que le monde d'aujourd'hui offre trop souvent à voir. Il me regarde comme si je débarquais d'une autre planète.

Deux policiers arrivent enfin, mais ne semblent pas prendre la chose très au sérieux. L'un questionne les victimes et l'autre, le jeune agité. Nous en profitons pour témoigner, mais ce dernier prétend que nous inventons et que rien de ce que nous décrivons ne s'est produit. Apathique et mou, le policier semble hésiter à l'arrêter. J'élève la voix pour réclamer justice. Les passions s'avivent. Le jeune insolent me lance en me poussant : « Qui t'es, toi ? On t'a rien demandé ! » Il rudoie bientôt un autre témoin qui confirme les événements.

Les secours médicaux se manifestent à leur tour et transportent promptement les deux vieux vers l'urgence.

En cours d'interrogatoire, on apprend de l'écervelé que le vieux lui a fait un bras d'honneur en se garant. C'est la source de la dispute. On n'en croit pas ses oreilles. On sent qu'il pourrait tuer pour une cannette de coca-cola. À court de mots, il en vient vite aux mains, puisque c'est apparemment le seul langage qu'il connaisse. Il piaffe d'impatience, il ne tient pas en place, son regard ne se fixe sur rien et bouge sans cesse. La haine semble l'habiter. Il tutoie tout le monde, malmène indifféremment femmes et hommes qui osent émettre un

Son père et sa sœur, qui étaient au marché, surgissent sur les lieux et se mêlent à la scène. Quand on leur raconte ce qui s'est passé, un seul mot leur vient à l'esprit, et ils traitent aussitôt tout le monde de raciste. Mot magique moderne qui réduit les autres au silence et déresponsabilise le fautif, c'est le sésame de l'innocence instantanée, qui semble suffire, à leurs yeux, pour excuser tous les délits insondables que ce survolté peut commettre. Des témoins osent s'en indigner, l'argument est trop facile, rien à voir avec le racisme, l'origine n'est pas en cause, ce sont des actions très graves en elles-mêmes, peu importe qui les commet, un crime fortement répréhensible, c'est un méfait d'inadapté, d'un déséquilibré, si on le laisse continuer il ne pourra pas vivre en société, s'agit pas de racisme, une telle brutalité est inacceptable dans un monde civilisé, et qui plus est à l'encontre d'un menu vieillard et d'une dame âgée sans défense, c'est inadmissible de quiconque, elle risque d'être infirme à vie, qui sait si elle n'en mourra pas, qui peut accepter cela ? Et tout ce débordement pour une vétille ? Comment justifier cela ? Racisme ? Non, ça ne passe pas. On ne bâtit pas une société ensemble avec des actes pareils. On le fait par le dialogue, l'échange, la mixité, la convivialité et le respect de certaines règles de base, dont celle d'être de bonne foi. À court d'arguments, le père du forcené essaie ouvertement de soudoyer le policier avec de l'argent. Il fait ce geste au vu de tous, sans vergogne. Il a au moins le mérite d'être transparent. Je dis au policier : « Vous n'allez tout de même pas accepter ? » Le flic refuse alors le billet tendu, après avoir hésité à le prendre ; sans la présence de la foule, il aurait sans doute étouffé l'histoire contre un pot-de-vin. On apprend que le frère du jeune impudent sort à peine de prison. La famille est donc habituée aux entorses à la loi et paraît connaître les combines.

Devant mon insistance, le policier finit par mettre les menottes à l'interpellé, d'abord à une seule main, en lui demandant presque la permission. Le jeune fendant proteste qu'il n'a rien fait, raciste, et qu'il n'est pas nécessaire qu'on lui attache les deux mains, raciste, mais le policier comprend 35

enfin qu'il doit lui passer les menottes aux deux mains et le faire monter dans la voiture.

Une bande de copains du bravache arrivent bientôt sur les lieux. Quelqu'un a dû les prévenir par portable. Ils sont quatre. L'un est à moto et vient soutenir moralement le jeune fanfaron. Un autre récupère son scooter. Les deux qui restent vont discuter séparément avec les policiers, comme pour ultimement négocier une sortie à cette impasse.

Devant le cirque d'yeux qui les entoure, les amis du suspect n'obtiennent rien des forces de l'ordre. La voiture de police quitte les lieux avec le jeune troublé à son bord, laissant sur place l'un des policiers qui fait la circulation. Il doit bientôt appeler du renfort, car il se sent débordé par cette tâche.

Pendant ce temps, il fait litière des témoins de l'incident, et il ne lui vient pas à l'esprit de recueillir leur nom. Je lui pose la question et il m'enjoint de circuler. La circulation, voilà tout ce qui l'intéresse. La décadence, c'est laisser la barbarie s'installer petit à petit en fermant les yeux, lâchement. C'est pécher par excès de confiance, c'est s'illusionner sur la toute-puissance de la civilisation, alors qu'elle est en fait si fragile et à la merci d'effritements intérieurs qui la feront s'effondrer si on n'est pas vigilant. Une demi-heure plus tard, deux autres de ses confrères apparaissent pour s'occuper, eux aussi, de la circulation, décrétant ainsi de concert, tacitement, que c'était le plus important de ce qu'ils semblent considérer comme un infime fait divers qu'il faut s'empresse d'enterer dans la routine. Une fois le flot de la circulation rétabli, un grand sec à tête grise s'avise alors de prendre les coordonnées des témoins, mais il est trop tard, tous sont partis, sauf nous, les deux entêtés du litige, qui les embêtons.

Nous devons nous rendre au poste afin de mettre le témoignage par écrit. Un homme maigre nous y reçoit, mécontent de voir son repas du midi refroidir sur une table dans un coin. Nous l'interrogeons d'emblée sur la protection des témoins, car, de toute évidence, ce jeune délinquant n'hésiterait pas, par vengeance, à venir vandaliser notre propriété

36 et à nous massacrer pour avoir témoigné contre lui. Nous

découvrons ce paradoxe du système : les témoins n'ont aucune protection, mais c'est leur devoir de témoigner.

Nous sommes dans une salle dont l'ouverture béante donne sur un couloir qui conduit à l'espace d'incarcération tout à proximité. Le jeune contrevenant y est enfermé dans une cellule isolée à porte pleine. On nous l'a indiquée en entrant comme pour nous convaincre qu'on applique la justice avec fermeté et pour se donner bonne conscience.

Au cours de notre déposition, nous sommes brusquement interrompus par le détenu qui se met à frapper de toutes ses forces contre son blindage. Il y saute apparemment à pieds joints, au point que les gonds pourraient bien céder sous les secousses. Il vient sans doute d'entendre nos noms, nos coordonnées et le début de notre récit à charge. La peur nous saisit, ne serait-ce qu'à cause du vacarme impressionnant qu'il produit, tant sa sauvagerie est proche de celle d'un fauve en cage. Ce captif est vraiment dangereux.

Le policier lui-même s'en inquiète et appelle au secours. On demande au prisonnier d'arrêter ses simagrées. « Je fais ma gymnastique », crie-t-il, en continuant son tapage d'enfer, espérant sans doute perturber ainsi le déroulement de l'enquête.

Le représentant de la justice lève les épaules d'impuissance et ferme le bureau sur nous, ce qu'il aurait dû faire dès le départ pour sauvegarder l'intégrité de notre témoignage, sachant que l'accusé pouvait l'entendre.

Notre déposition se poursuit, mais est bientôt écourtée par le téléphone. La police nous remercie par la suite et ne veut pas en savoir davantage. Le manque de remords de l'inculpé après son acte ne fera pas partie non plus du rapport. On apprend alors, dans le sillage du coup de fil, que la vieille transportée en ambulance a le col du fémur fracturé, une blessure qui, nous informera-t-on plus tard, lui aura créé une perte d'autonomie permanente, l'aura contrainte à quitter son domicile et à réviser son pronostic vital, sans parler des séquelles de sa commotion cérébrale : pertes de mémoire, altération de personnalité et insomnie chronique.

Le détenu sera libéré le lendemain.